

EN HAUT CRIME

Cette courte pièce (j'ai voulu privilégier ici une certaine densité) est plutôt « littéraire ». C'est peut-être sa faiblesse. Cela pourrait vouloir dire qu'elle bavarde comme souvent le théâtre de chambre, au contraire de ce qu'on appelle le théâtre d'action. Mais action de quoi et par qui ?

L'action est antidote à l'acte : l'action sans agissement. On pourrait donc de cette pièce faire un opéra.

Il y a ici, au-delà de la mythification boulevardière du mari, de la femme et de l'amant, une unité théâtrale : ce qui se passe d'immobile dans le songe lorsqu'il accompagne les actions et les mots.

Ce que je crois avoir compris du théâtre, en tout cas ce que j'en défends, c'est qu'il existe dans l'unité de l'espace théâtral une autre unité, absolue : une unité comparable à celle de la musique, ou de la peinture – qui de nos jours n'œuvrent ici qu'en sous-main, ayant perdu tout contact naturel avec la danse et l'architecture.

Seul le crime traverse la mort, ce que fait le théâtre en son origine.

En haut crime n'a jamais été représenté à l'heure où paraît le présent volume.

*L'art est né de l'esprit d'un homme
qui s'est dit : « Je dois ! »*

ARNOLD SCHÖNBERG

LES PERSONNAGES

LUI : « *Vandal* », musicien compositeur, cinquante ans.

ELLE : « *Pluraline* », musicienne compositeur, sa femme, quarante ans.

L'AMANT : « *Moabé* », peintre, quarante ans.

VOIX DES ENFANTS : « *Églantine* » et « *Philippe* » (dix à douze ans) ; ils n'apparaissent qu'en ombres chinoises.

LE LIEU

Une pièce assez neutre, le bureau du compositeur et de sa femme. Deux pianos. Deux bureaux. Désordre abstrait... Une porte béante, une baie haute et large où sont projetées les images.

LA MUSIQUE

Sa présence est capitale. J'ai songé à l'Opus 25 de Schönberg ; mais aussi à l'œuvre pour piano de Schumann : Carnaval, Kreisleriana, Fantaisie, Papillons...

L'ACTION

Les trois personnages sont des disparates, des ensachés, des désespérés qui ne peuvent ni ne veulent s'intervertir. Lui est un orgueilleux massif, elle une plume de chair, et le peintre-amant une figure calcinée.

LUI (après quelques mesures au piano – Schönberg –, il cherche un thème de création, l'abandonne et vient s'asseoir à sa table) : – Je ne peux pas consentir qu'un autre puisse l'aimer. Nul ne peut dire avant moi « Je t'aime. »

Sur la baie vitrée, peu éclairée, passent des silhouettes, ombres à peine colorées : Pluraline, travestie en Ophélie couverte de fleurs, de lierre ; puis le visage de Moabé, déjà ensanglanté.

Je sais que je souffre, mais quel agencement de notes peut dire ma douleur... non, mon désespoir... cette note qui ne revient pas avant que... (*Un temps.*) Elle l'a suivi... parce que lui, le peintre, il le peint, le désespoir, il peut le peindre, lui, il appartient à la secte des picturants... Moi, si je me livre au mal, à ce mal qu'est le désespoir, je me détruis... Non, toute note de musique porte avec elle sa guérison... Ce n'est pas possible ! (*Un temps.*) Mais je veux y arriver, et survivre en même temps. Elle l'a rejoint parce qu'il peut figurer le supplice mental... le figurer matériellement. La bouche de ses figures peintes se tord sur la toile et la calcine. Ah, Pluraline, tu t'es sauvée... tu me laisses seul avec les enfants... Je n'y arrive pas... mais je ne suis pas mort. Cette musique... immatérielle... l'oreille la voit bien, désespérée... Mais elle ne me laisse pas entendre le désespoir.

Il retourne au piano, cherche à nouveau, puis s'arrête, impuissant.

Non, je n'y arrive pas. Dès que j'invente, je me console... C'est immonde ! (*Il massacre le clavier – puis un temps de silence.*) J'ai beau les égrener, les écraser... c'est toujours une solution facile... Comment faisait Schumann ? Oui, je sais, comme Moabé... au milieu des pâquerettes mystiques !... Je l'envie plus que je le hais. Il me l'a prise. Il l'a séduite par sa souffrance même. Elle aime cela, être rédemptée. Avec moi, elle n'était que rivale – ce qu'elle composait était beau pourtant... Maintenant je dois tout faire à sa place : préparer le goûter des enfants !... Je leur ai dit qu'elle allait revenir bientôt... qu'elle était allé faire un voyage, pour « se ressourcer » ! Ah oui, se ressourcer ! Je ne leur ai pas dit « ressourcer ».

Aux enfants, en aparté :

Oui, je viens, amusez-vous encore !

Si elle revenait, nue, elle triompherait encore plus ! Ci-gît, je suis mort ! Je l'ai tuée... je me suis tué aussi dans cette course à la barbarie. Double folie ! Ce que j'écris n'est que musique gémissante – qui voudrait ma place ?... C'est peut-être ce qu'elle a souhaité, pour que la sienne soit berceuse. J'étire mes peines, c'est tout ! On appelle cela domptage. Moi, je dis manège... malheur et musique, comme on dit bêtise et sentiment ! Qu'y a-t-il dans la douleur qui ne peut devenir public ? (*Subit :*) Ah, je le vois, derrière elle, le fuligineux spectre du petit peintre Moabé, son amant ! Une flamme égale s'est allumée en même temps dans leurs deux cœurs. On peut dire l'amour – à deux – en même temps. On supprime la copule... « et » (*il rit*) alors on ne peut pas dire en même temps la résolution intérieure de la douleur... c'est cela le désespoir ! Mais qui a aimé le premier ? Moi, j'ai aimé le premier. L'amour n'a eu qu'à naître, à paraître. L'amour n'a pu naître entre eux qu'avant qu'elle aime qui l'aime, avant qu'il aime qui l'aime... Change de l'amour... je ne veux pas le vivre. Je ne peux m'intervertir. « Tu es fou de raison », m'a-t-elle dit. « Tu attends qu'elles aient toutes passées, les notes, pour que la treizième revienne... mais la répétition est un mystère... elle ne dit jamais la même chose que la première fois : la seconde, la troisième espèrent encore plus ce que la première... » Non ! je ne veux pas cela ! Elle ne comprend pas ma rébellion ! Oui, je cherche le son rebelle, celui qui dit, en même temps, l'amour et le contr'amour – qui n'est pas la haine. En même temps ! Je ferai cela. Je tuerai pour cela !

Lui, il ne fait que peindre, des cris, des bouches tordues, des corps dépecés dans l'espace, mais l'espace lui-même *dépecé*... cela, il ne le peut pas ! Moi je peux dépecer le corps du son ! oui, je le peux ! Elle en aime un autre que moi, mais ce n'est pas lui qu'elle aime ; c'est moi qu'elle n'aime plus.

Un temps.

Je la veux bien, intolérante et haineuse... elle ne m'empêchera pas de gagner quelque chose... comme si je rimais, je classais, je jouais « en humanité » ! (*Il a un rire sarcastique.*) Mais chaque soldat qui monte en moi ne dépose plus ses armes et monte à l'assaut. (*Un temps.*) Elle s'est abaissée parce qu'elle a voulu se montrer humble avec lui ! Pffft ! Brouhaha de brumes indécentes !

Il retourne au piano ; cette fois, il est au bord de trouver ce qu'il cherche, mais non : abandonne une fois de plus, comme vaincu. Puis il se livre, croyant entendre les enfants.

Oui, je viens ! (*Tumulte des enfants.*) Demandez à Ernestine ! (*Le tumulte va augmentant.*) Le tumulte ! le tumulte ! Les enfants ne m'approuvent pas ! C'est encore le dehors, eux et leur tumulte ! Je suis seul, âpre et violent, au bord d'une découverte capitale. Il n'y a pas de dieu... sinon il est sourd ! Oui ! Non ! L'homme et la femme ! Mais ce et est encore un mot d'ordre... C'est la séduction au rouet, le complément d'objet. Ah, des oiseaux, des oiseaux qui tapent de leur bec le tambour de la mémoire ! Ah, gueuseries

dans la clameur du jour ! héroïsme vain du chercheur ! Même la nuit ne dit pas ma rage !

Devant quoi, est-ce que je suis ? (*Il retourne à son piano.*) Des touches noires et blanches... un clavier... Mes mains le parcourent, le traversent, l'empoignent, le caressent... et m'enjoignent... à m'unir à lui... « Ne me questionne pas, m'a-t-elle dit, je pars ! Tu ne m'es plus rien. » La musique, mon piano seraient-ils ce que donne le diable en échange ?

Il s'en va violenter le deuxième piano, celui de sa femme. Pendant qu'il frappe le clavier, Pluraline apparaît, confusément sur la baie vitrée.

Si elle revient, car elle va revenir... à cause des enfants... je ne rirai ni ne pleurerai : je sais qu'aucune diatribe ne guérira mon mal. Seuls les sons se dévouent aux âmes jusqu'au crime... J'ai osé accepter son départ. Elle m'a fait croire qu'elle partait comme si elle voulait s'abandonner à la luxure, mais je sais que ce n'est pas vrai. Moi, vibrant jusqu'à retenir, retournée, la crispation de mes lèvres, je me suis dit : « Je dois ! » Je me suis ramassé comme si je m'enfermais dans un sépulcre de bois, et comme un aveugle j'ai lu en relief mes courages et mes gouffres. Ernestine, la gouvernante, m'a dit que mon courage brûlait, et mes enfants ont admis que leur père était devenu un peu plus froid... Ah, je leur ai toujours dit qu'elle n'était pas morte !

L'autre jour, ma fille, Églantine, m'a entouré de ses petits bras et m'a dit : « Va la chercher ! » J'ai compris qu'elle voulait dire : « Arrête de faire la sentinelle ! » Lui, Philippe, le garçon, il m'embrasse comme on embrasse un parrain... simple, serein... un peu revêche tout de même.

On entend du Schumann, comme si c'était sa femme qui jouait. Pour rendre compréhensible cet effet de surimpression rémanente, on peut voir en ombre Pluraline dont les mains jouent cette musique.

Il y a trop de lumière en moi et c'est elle qui m'aveugle !

Retourné à son piano, il joue avec elle Kinderbalt de Schumann, à deux pianos. Moment de grâce, de détente.

Je suis au piano... j'y suis venu à pas comptés, comme on va à l'échafaud... (*Se révoltant :*) Mon âme est soumise à d'autres lois... non à ces gueuseries ! Est-ce ainsi que meurent les âmes ? Ah, les âmes, pouacre !

On voit entrer Pluraline, vêtue cette fois plus civilement que lors de son apparition à la baie – elle semble pourtant conserver encore comme un air de folie errante. Il l'aperçoit :

Pseudo-martyr ! (*Il ricane :*) Ancre d'espérance ! Mais entre ! Entre donc, lunatique ! Fausse fuyante et revenante ! Je pourrai te renvoyer, te refuser, te maudire, te tuer !... Demain, il se peut que je le fasse ! Ne pouvais-tu être qu'infidèle ? A un seul homme, comme dit la Bible. Et puis cela m'est égal !...

ELLE : – Je suis à toute une foule !... (*Un temps.*) Oui, c'est aussi l'amour qui m'a ramenée ici. La musique ne nous unira plus. Je ne serai plus ta singesse. J'ai cru que toi et moi nous avions été cette aurore de l'âme active qui serait venue animer l'amas de chair : je suis enceinte non de toi, mais de lui.

La peinture a plongé le luxe de son énigme dans ma chair. Je me suis cachée sous la chair. J'avais caché la musique sous la chair. Oui, j'ai cru que toi, mon époux, tu pouvais engendrer une épouse... Mais non, tu ne fus que ton propre fils, et ton propre père... tu ne voulais que la note qui égalât la morsure de Dieu. Tout cela est passé, bien passé, mon beau navire armé... (*Un temps.*) Comment vont les enfants ?

LUI : – Entends-les qui jouent. Ernestine leur donne à goûter...

ELLE : – J'aimais mon cœur, c'est vrai peut-être au point de les vouloir quitter. Toi, l'homme affamé d'orgueil, as-tu trouvé les notes qu'on dit de cœur brisé ?

LUI : – Pas encore... mais non de cœur brisé : de cœur lâché, mis en miettes... cette dévoration, je n'en ai que la monotonie... cette souffrance me ferme à la réalité de la souffrance... elle n'est encore qu'habitable, et peut-être je saurai... disparaître... Non, pas avant d'avoir trouvé l'innommable. C'est maintenant comme si j'avais eu la peste... je te regarde dans les yeux... oui, je te regarde comme je ne regarde pas mon piano. Tu as fini parce que toi, créateur-femme, tu te contentais du travail de la souffrance – c'est ainsi que vous accouchez ! – pourtant vous savez bien que les circonstances du « travail » – la femme en travail – sont plus importantes que les sources perdues de la souffrance. Je te hais aujourd'hui ? Te haïrais-je encore demain ? Ne me regarde pas ainsi.

Il fait le geste de rejeter le visage de Pluraline.

J'ai encore cette haine. Je ne veux pas la perdre. Sous les doigts fracassants de cette haine, mon piano, lui, lui seul, ne doit pas me montrer de pitié... Il doit être aussi vide que mon cœur qui se vide d'amour. Plus que la haine, alors quelque chose que je ne comprends pas encore doit devenir mon tyran. (*Subit :*) Ah, tiens, je l'entends gémir, mon piano... il gémit à ma place... Te haïr ne soulage pas ma peine endurente... Ô monotonie, la note monotone, vite ! La note nécessaire qui ferme la réalité... toi, moi, les enfants ! Tout ce qui empêche, interdit la montée de sève du néant cristal, je le veux abolir... Mon cœur est-il vide ? Tout ce qui empêche mon cœur d'être dur et cru est un crime. (*Un temps.*) Un crime, oui, je le pressens... oblique ! Oui, mais qui me ramène là où j'ai commencé quand j'ai voulu être musicien. (*Il la prend dans ses bras.*) Viens ! Fais-moi oublier... mais ne me console pas ! (*Violent :*) Je te garde pour toujours. Je t'ai dans mes bras...

ELLE : – Tu me gardes pour toujours ? Tu m'as dans tes bras ?

LUI : – Ah, tu es femme, alors, je te reconnais... et je la reconnais, elle, la mémoire de douleur... Né d'une femme : la mémoire qui souffre... Tu es enceinte ?... de lui ?... Alors il faut supprimer cela ! (*Il lui prend le visage.*) Je fixe ton œil mieux que je ne fixerais ton regard, et j'y vois, brûlant avec lui, le globe et sa citerne, une image incandescente : moi ! Ton œil est plein de moi. (*Un temps ; puis sur un ton presque chirurgical :*) Une larme va sourdre, transparente... non, elle ne veut pas sourdre.

Reviens-tu vivre avec moi ? Es-tu seulement sable de soie ? Tu as trouvé

le maléfice, la musique qui pleure et chante... je ne veux pas être un poisson pris dans le filet... une mouche dans la toile de l'araignée. Oh, cet art perfide des yeux des femmes... Peut-être es-tu revenue plus avisée que jamais ? (*Il rit amèrement.*) Un rat dans le piège !... J'ai cru que tu me suçais le sang pour écrire...

ELLE : – Non, je ne faisais que mêler mon sang au tien. Est-ce moins que ce que je pouvais faire ? Tu vois, je suis moi et toi, moi et les enfants, moi et lui, le peintre qui m'a peinte... moi et la musique. Pluraline !

Garde-moi pour toujours. Je suis dans tes bras. Ainsi !

Elle se réfugie dans ses bras – il ne proteste pas.

Je supportais mal le triomphe que tu mets dans ta musique, mais ta peur que je te supplante est vaine. Je sais, moi, qu'aucune musique ne peut donner la note désespérée. Je suis comme la musique, plurielle, immatérielle. Prends du recul. Lui, le peintre, il voit, il prend du recul, il s'éloigne, il revient et il revoit. Ce fut mon amant parce qu'il se fait à lui-même justice. Il masque et il démasque... il peint... Cela m'a fasciné... Il a fait mon portrait... toi, tu ne peux pas faire mon portrait en musique, ni le tien... Mais aime-moi encore, et peut-être – ni une ode qui soupire ni une élégie fidèle – l'amour t'élèvera sans te rabaisser. Marche dans l'ignorance... maintenant que je suis revenue, que tu m'as retrouvée... Le feu monte... Je suis sortie de ma prison, mais, toi aussi, sors de la tienne, sinon ton désir deviendra inactif et sera soif inassouvie. Soupignons tous deux. Marchons dans l'ignorance... (*Un temps.*) Tu ne dis rien ? C'est d'abord l'amour qui se consume d'un feu plus pur... la musique, tu ne peux que la désirer... Je t'ai été fidèle... vis plus obscur... ne fais plus au dehors tout le dedans paraître.

Elle se dégage de ses mains.

Je suis beauté de la vie, regarde ! Lui, tu sais, c'est un malheureux, une fièvre noire, un suicidé de l'ombre... Il n'est peut-être déjà que son cadavre... à force de corrompre les images... Il épuise la matière, la couleur et il dit peindre des firmaments. Il sait brûler, c'est vrai. Le portrait qu'il vient de faire de moi, il l'a peint sur un fond d'incendie... tu sais, il porte un grand foulard couleur de sang séché... Il...

Apparaît sur l'écran vitré le visage de Moabé, couvert de sang.

MOABÉ : – Je veille... prince de l'ombre... bientôt vous serez plus ombres que mon ombre. Maintenant vous dites vous aimer à nouveau, mais votre amour n'a plus d'enfance, ni même de racine. Je suis heureux, comme un moribond qui trouve dans la mort sa vaillance. Je ne sais plus peindre... j'allais dire « plus feindre ». Je marche sur vos ombres et j'offusque votre vue. Je suis celui qui est derrière ce que vous voyez. Il est là mon tableau. C'est mon dernier baiser. Elle porte un enfant de moi, que m'importe ? Vous ne me dites pas « partez » ? Je l'ai peinte et c'est moi !

Il disparaît.

LUI : – Oui, un enfant de lui !... A peine pourtant ai-je cru que tu étais partie... J'ai vécu des minutes qui ne se lassent pas du temps, et vous...

vous... vous avez oublié le temps, en faisant cet enfant. Tu me dis qu'il veut mourir – se tuer !... Les spectres meurent-ils ?

ELLE : – Oh, je le connais mieux maintenant. Il n'a peur de rien, d'aucune lâcheté... Il sait ajouter une heure à l'autre... il sait rappeler une heure enfuie... il peint : matière de peinture ! J'ai été son modèle, mais c'est lui qu'il a peint. Mais nous, toi et moi, le vent pour nous est un soupir. Je souffre beaucoup, Vandal, mais je sens à travers ma douleur ce qu'elle ne sera plus. Je n'ai plus pu supporter l'invivable que tu vivais. Tu as l'occasion de me haïr, de me rejeter... et tu me prends dans tes bras. Est-ce alors pour m'étouffer ? Ah, c'est une malédiction, notre malédiction... Va-t-elle cesser si elle supprime ce petit être en moi, parfaitement pur ?...

LUI : – Oui, oui ! C'est cela ! Le tuer ! Le supprimer. La malédiction fut sur nous. Elle va cesser ainsi. Tu as erré ; j'étais à l'écoute de ton retour... je me mettais au piano, mes cheveux frôlaient les touches et s'électrisaient ainsi... Il est pur, lui, l'innocent si coupable de ton ventre...

ELLE : – Rien n'efface dans la note le temps qui dure...

LUI : – Oui, ma propre exaltation est sans futur.

ELLE : – Je ne suis plus qu'aimante. J'accepte le crime. Je sais que j'offensais ton génie. Mon nom seul est vivant ; et la musique, je suis sa servante attendrie. Pluraline, c'est bien le surnom que tu m'as donné ! Ce qui n'était que murmuré dans la fuite... j'ai voulu le rendre clair. Je veux redevenir femme libre. J'accepte !... qu'il ne vive pas, cet enfant !

LUI : – Adieu malédiction ! Je ne regarderai plus en arrière pour trouver la note que je cherche ! La note qui me tue l'âme !

ELLE : – Tu vois : si je suis plurielle, si j'ai été à toi, à lui, aux enfants, à la musique, c'est que j'ai eu besoin de justice comme tout ce qui fait désespérer... Je te reviens et cela aussi est pluriel. Sibylle éclipse ! Tu es Goth et Vandal... Écoute encore ces notes harmoniques que nous échangeons quand nous composons ensemble... Nous allions vers le livre, mais le livre du monde, le livre où tout le monde puisse lire... Je suis encore ta chimère, mieux qu'une seigneurie !

LUI : – Oui, c'est se blesser à mort que d'en venir à ce que nous fûmes. Écoute ce que je vais jouer.

Il va au piano, joue Schönberg puis, inconsciemment, il revient à Schumann.

Qui perce mieux l'âme ? Lui ou l'Autre ? Ce qui frappe l'image de ma face, comme au carreau de la vitre... je ne peux en rien le monnayer... Tiens, sur ta bouche (*il baise le clavier*), je place un univers, mes lèvres closes d'un oracle... Est-ce bien moi qui joue ?

Un temps ; musique de Schumann.

Deuxième apparition de Moabé derrière la baie vitrée :

son visage est encore plus ensanglanté.

MOABÉ : – Qu'est-ce qu'être mort ? Cette chose encore vivante, vais-je la changer en chose morte, en nature morte – quelle étrange et forte expression pour parler de la peinture ! Je l'ai peinte, elle... à son plus haut point... Elle

m'a quitté. Je n'ai plus qu'à achever ce que la mort a commencé. J'ai l'impression que, l'ayant peinte, lui ayant donné aussi et encore une semence... je suis, moi, devenu stérile... L'art aurait-il pu deviner qu'elle me quitterait à mon tour ? Ceci est un trait, ceci est une couleur... ceci est une image... Mais qui gouverne ici ? Me suis-je, moi, attaqué au soleil, suis-je pur esprit qui ne craint pas lui-même de se dissocier ? La mort reste l'huissier qui cache, exécutif sous son registre, le boulet à lancer... Maintenant, je refuse mon corps, démuni, misérable, caillot de sang séché, ce corps linceul en sa première cellule... Vais-je être libre ? Vacuité d'absence des choses qui ne sont plus !

Adieu, vous deux ! De l'un et de l'autre de vous deux, je fais des cadavres menuisés... Elle est enceinte de moi : sera-ce un nouveau monde ? Passage de fil en fil ? Elle était le meilleur, ongles et cheveux, comme espoir d'une chair plus charnelle que nos livres !

Ah comme mon sang est rouge !

Adieu, tous deux... vous ne serez plus seuls.

Il disparaît.

ELLE : – Oui, je suis enceinte ; voilà ! je viens auprès de toi chercher le refuge... peut-être le printemps... Ce fut une araignée qui fit un univers de ce qui n'était rien encore. J'ai introduit le serpent dans l'arbre. Il pendait de sa branche et se moquait de moi. Il me riait au nez... mais je n'ai cessé d'aimer... Toi, Vandal, prends cet enfant à naître... et... et... (*Elle n'achève pas.*) C'est rien... achève mes souhaits... je n'en veux plus !

LUI : – Serpent pervers à qui nul n'est fidèle, mais qui sait causer la mort et en cela tout le monde lui est fidèle...

ELLE : – Sommes-nous ainsi condamnés ? Pourtant, à mes amants du dernier jour, je dis « Je ne suis qu'espérance !... »

LUI : – Suis-je donc devenu cette chose à côté ? Faut-il que je dis « Viens » à ce fruit sans parentage ? Ou dois-je, de l'obscur conque, instrumenter le naufrage ? Que je libère la neige de la neige, que je commette sur toi le crime essentiel, au cœur de l'incendie de neige, la note surgira, car la damnation cessera quand le pur purifiera le couteau meurtrier. Nouveau-né redevable à la tombe, gloire du sang versé !

Qu'a-t-on besoin d'un cœur ? La note aimée fatale est toute ma convoitise. Elle exerce sur moi ce pouvoir d'iniquité plus violent qu'électricité, plus dur que ce qui ne se dissocie plus.

ELLE : – Suis-je ainsi condamnée et maudite ? Tu ne veux donc rien de moi... même pas cet amant du dernier jour ?

LUI : – L'abominable relique ? Il faudrait que je dise « miraculé » ! Qu'as-tu besoin d'un cœur de plus ? Tu n'es qu'apparence, Pluraline ! C'est ainsi que je doute de toi. Rien n'est sûr avec toi. C'est comme ta musique auréolée de tendresse... qu'en ai-je besoin ? Tu es deux mondes. Je fais cela, satiété qui ne vit que de son manque... je ne suis qu'un monde, un seul monde et il n'y a pas en moi de justification, de justice même, que je rendrais à ce que je fus, mon enfance, mon père, ma mère, mon sexe même !

Cette chair en toi n'est qu'un songe. Le devenir n'est qu'un songe et rien ne chante, rien ne doit chanter ! Je mets en cage le son qui ne serait pas terreur.

ELLE : – Oiseleur ! Tyran !... Moi, je sais changer la vie et même l'éternité. Je chante, je chante. (*Elle chante.*) Oh, ma robe a glissé...

LUI (il lui dégrafe violemment sa robe) : – Dégrafe ! Si ta robe en glissant pouvait offrir un paysage de tous petits mystères. Mais non, mais non. (*S'adressant à son ventre* :) Tu n'es qu'une méchante femme. Tu laisses ton corps ouvert, mais tu t'enfermes à double tour. Cette femme nue... que je vais rendre encore plus nue en te délivrant de ce qui n'est qu'un air perdu – ton futur enfant !... Ah, l'air que je respire (*il hume ses aisselles, son entre-cuisse*) m'est encore hostile. Je sonde le grand caillou au fond de ton ventre... Je hais les grimaces du corps, tout ce qui cherche querelle, ou pis : ce qui... « interloque » ! Je refuse ton corps plombé... (*Il la contemple.*) Regarde, tu es peut-être livre mystique... tu parais déguisée... Plus tu es nue, plus tu te déguises... Pour que tu reviennes en mon âme... il me faut t'aimer éventrée... Tu seras alors boutefeu... Sinon singe, tu resteras singesse. Ne fais plus de rêves heureux sans que j'y sois !...

ELLE : – C'est moi la voix désespérée qui ne peut plus dire « Mama ! » Regarde, j'appuie sur mes paupières et alors je lis dans ma tête. Je vois se dessiner l'image ridiculement noire de ce petit louveteau en moi... Je le jette, comme si je frappais dans le dos une troupe vaincue... réduite au désespoir... mais pas méchante, pas avare, car je te la donne, ma désespérance. Cela pèse trop lourd en moi maintenant. Aie cette charité – toi qui n'en as pas – de le recevoir, mon désespoir ! Rien n'est immédiat, mais je sais que toi, c'est ce que tu cherches, ce que tu veux, cette pensée extravagante, cette pensée sans pensée, derrière les arbres, derrière les rêves, derrière les haies... ce qui n'a pas d'échange en poche... la note surnaturelle... Oui, celle qui ne pèse plus, celle sans moulage, qui ne provoque plus les conversations ordinaires...

Elle s'éloigne.

LUI : – Où vas-tu ?... Reviens !...

ELLE : – Je reviens... battue des vents, fanée, les cheveux blanchis, disloquée, des taches vertes et humides sur les joues... laide et grossière. Et je te dis : « C'est ce qu'ont fait mes blessures ! » Nous sommes devenus idiots... (*Un temps.*) La note que tu cherches, elle n'a pas de pente naturelle... Tu vois, lui, l'enfant glorieux, c'est ta note, celle qui ne t'appartient pas... et je la jette comme dans un rêve d'hiver... sur la tombe...

LUI : – Éclate, cœur de ma chair ! Dans le coffre de bois, je trouverai cette note... morbide assurance des morts qui savent tout mieux que nous. Comme un juge en terminant, je m'approche, feutré, puritain, faisant la nique aux dommages de chair. Viens, allons dans notre chambre, ouvrons à la catin tapageuse, la mutinerie de nuit... Écoute son appel muet : nous n'aimerons plus les petits !

Troisième apparition – troisième veillée – de Moabé derrière la vitre.

MOABÉ : – Je veillais sur eux. Moi, j'ai su peindre le masque désespéré de la mère infanticide. J'ai simplement serré au plus près le pinceau sur la toile... son portrait... c'est-à-dire ce qui ne sera plus d'elle que l'embardée du miroir... Je m'en lave les mains : oui, je la tue sans la ternir. C'est un grand effort d'innocence qu'il nous faudra à tous trois, pour cette mort, absurde, incompréhensible, la mort de ce petit fou dérobé aux plus folles paroles.

Un temps.

Quel beau jeune homme j'étais, ténébreux, surpassant de beaucoup les mornes comédiens. Je suis blessé, je blesse. Elle m'a forcé à la peinture en désespoir. J'y suis parvenu. La fournaise, la glace, la servante, la déesse, l'élégie, la diatribe... Je l'aime plus que jamais d'un amour fastueux, tendre comme une pupille d'œil qui s'ouvre et se referme, acceptant enfin, sans fatigue, la chose qu'elle voit, comme un aveuglement.

Lui, Vandal, il obéit au pouvoir qu'il crée... Il a choisi, pour moi, le crime... Il ne l'aura pas, le périlleux souvenir de ce qui n'est jamais arrivé... Je mourrai avant. Lui... une fumée sale s'élèvera de sa poussière... l'hôte de la fatigue du cœur...

Il disparaît.

ELLE : – Ce fut mon grand Amant... mais il était fourbe !

LUI : – Il mendiait l'amour... en signes muets, en lignes courbes et zébrées, en couleurs à matière... C'est un chien qui fait des chiots...

ELLE : – Oui, l'âme de son sang est dans mon ventre.

LUI : – Ce n'est qu'un laboureur !

ELLE : – Pauvre petit reproche !

LUI : – Avorte ! Avorte ! Meurs ton péché... son existence ! Nul ne doit être archange. Je ne t'ai pas méprisée !

Regarde ! la baie, maintenant, est pleine de nuit... la porte est entrouverte... rien n'est vaporeux dans le rais de lumière. C'est un calme étonnant qui nous dit : « Venez ! »... puis tout d'un coup : « Comment allez-vous ? » Et nous y allons vers cet accueil !... toi, froide, blanche, neige et nonne – meurs ton péché ! –, moi, loup, emmenant avec moi la cruelle raison, celle qui éclate dans l'honneur, d'être un idiot sans cœur !

Pas de pitié... ni de gloire pour la cendre !

ELLE : – Oui, je sais : tu veux entrer dans les sons comme les acteurs entrent dans les mots et tu n'en veux plus sortir... (*Bas :*) Oui, c'est cela le crime !

LUI : – La note vide qui foudroie !... Viens ! (*Il s'apprête à sortir, puis soudain court au piano et joue quelques notes de Schönberg.*) Ce n'est pas encore cela, l'éperon de cristal !...

ELLE : – Mais c'est déjà l'honneur désespéré d'un autre... et avant l'autre, encore un autre ! C'est moi qui le sais maintenant... je ne suis pas cet autre... la pierre dans l'eau qui fait le rond, mais le rond c'est moi ; la vertu du son, ce n'est pas le son, mais l'autre chose vers où il va. C'est ainsi que je suis toujours ta femme ! Maintenant, je danse et je chante...

Elle chante :

Je suis le lys blanc
L'ostente fleur
L'aile pourpre
La neige aussi vaincue
Un parfum sans soupir...

Ils sortent.

On entend les enfants, Philippe et Églantine, avant de les voir apparaître, comme deux ombres, derrière la baie vitrée.

PHILIPPE : – Vas-tu m'épouser ?

ÉGLANTINE : – La pierre, c'est le milieu du rond ?

PHILIPPE : – Papa joue au piano. Il a trouvé la note... Il ne la trouve pas...

ÉGLANTINE : – Moi aussi j'apprendrai la musique.

PHILIPPE : – Si la pierre savait qu'elle tombe, peut-être qu'elle ne tomberait pas ?

ÉGLANTINE : – Et papa serait content !

PHILIPPE : – Papa et maman s'aiment-ils ?

*ÉGLANTINE : – Bien sûr : nous sommes leurs enfants. (Son frère la pince.)
Aïe, tu me fais mal !*

PHILIPPE : – C'est pour mieux te connaître, mon enfant !

ÉGLANTINE : – Les bébés naissent-ils avec les notes ?

PHILIPPE : – Oui, par excès d'amour !

ÉGLANTINE : – D'orgueil, alors ?

PHILIPPE : – Oh, Églantine, il y avait un rond, puis un carré, puis un rond !

Musique ; ils dansent. Apparaît alors à la porte le peintre Moabé, le visage en sang, le cou entouré d'un foulard. Il tient à la main une peinture encadrée qu'on ne doit pas voir, mais deviner : il s'agit d'Elle, Pluraline. Dans l'autre main il tient un revolver ; il va tirer.

MOABÉ : – Tout ce que nous aimons aujourd'hui... pénétrera aux Enfer...

Coquecigrue, je suis aussi un farceur... Quand je peins une tombe... c'est un nid de duvet. Je meurs d'une fureur de peinture !

Lui va mourir de fureur musicale ! (Il porte le revolver à sa tempe.) C'est une ruse de mon honneur. (Il observe le canon de son revolver.) C'est le miroir de toutes mes douleurs ! Je ne l'ai plus, elle ; je ne l'aurai pas, l'enfant ! Depuis ma mort... (Il se tue.)

VOIX DES ENFANTS (ils chantent à l'unisson) :

Un par un nous mourons,
Le sexe abrège la vie.
L'œuf d'un oiseau,
C'est encore trop.
Toute note est un crime...
Prêt à mourir...
Bonjour ! Bonjour !